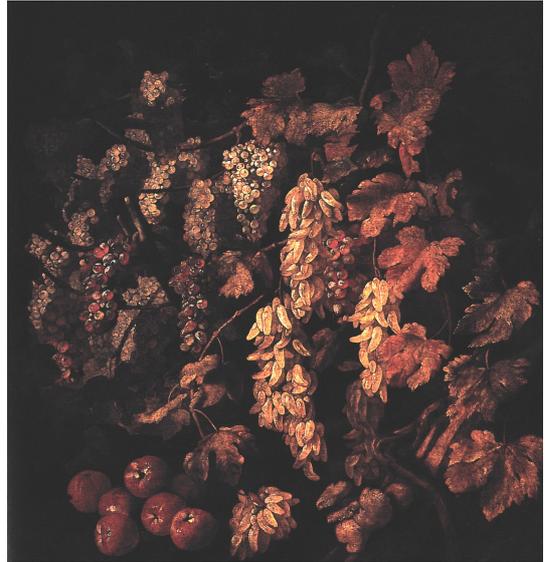
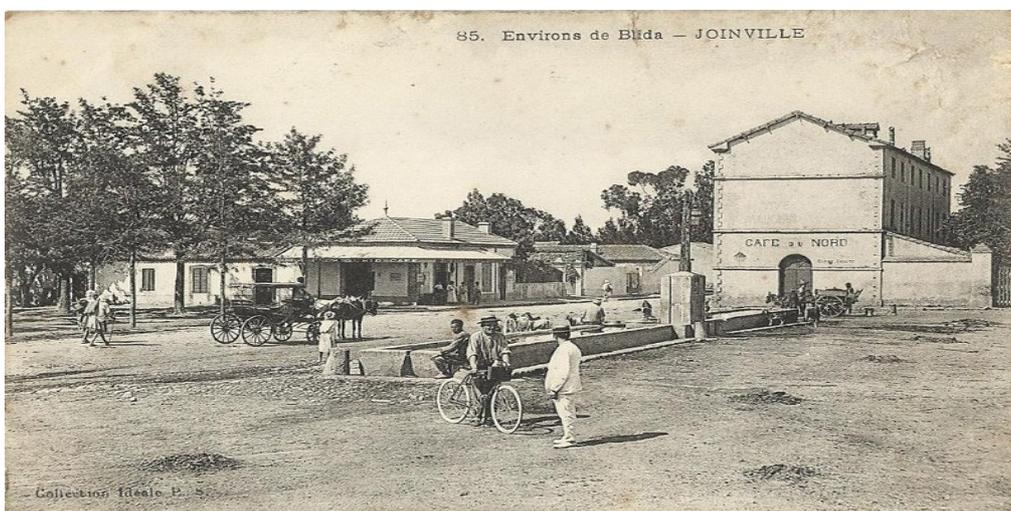


Les fées nous entouraient : des « doigts de fées » ? ceux de ma mère, mes tantes, leurs amies qui faisaient de magnifiques broderies sur nos robes et même nos tabliers, broderies dont les noms me faisaient rêver, points de tige, de bourdon, de chaînette, de chausson, nids d'abeille etc. Sur notre treille dont la lumière émeraude illuminait notre chambre, il y avait aussi des « doigts de fées », raisins longs, incurvés comme des doigts, dorés et savoureux, que je n'ai plus jamais revus nulle part, mais dont j'ai trouvé avec émotion une représentation sur un tableau du XVII^e, de Giovanni Battista Rupolo : « Nature Morte de Raisins », dans une exposition du Musée des beaux-Arts de Bordeaux. Le commentaire précisait : « entre 4 cépages différents, on y distingue « le raisin dactylé » de Pline (dactylé, du grec dactulos= doigt). Hélas, il n'y était plus question de fées.



Dans notre cour-jardin, un animal étrange, venu d'un pays aussi étrange pour moi à cette époque, fait de sable à l'infini, dont cette gazelle avait, comme reflet, le pelage mordoré ; elle nous émerveillait, ma sœur et moi, par ses bonds gracieux, ses pattes graciles, mais elle nous torturait lorsque, par certaines nuits froides, elle se refusait à revenir à la maison, retrouvant sans doute dans le champ de Mr Ben B..., le maraîcher, les nuits froides de son désert d'où nous arrivait pourtant, dès le printemps, parfois, un souffle brûlant d'air chaud, le « sirocco ». Les mystères de son regard nous intriguaient : « ses regards qu'aucun objet ne limitait, projetaient leurs images dans l'espace, et enfermaient un cycle bleu de contes »(R.M.Rilke).

Au milieu du village, cerné comme beaucoup de villages d'Algérie de la colonisation, d'une large avenue de magnifiques platanes centenaires, aux abords de la grande place centrale, pavée sur une partie, autour d'un immense abreuvoir où chevaux, vaches, bœufs, moutons, dans un piétinement sonore, venaient se désaltérer, vivait une magicienne.



Mme F. remplissait à ras bord un verre d'eau, posait dessus une serviette pliée en quatre et le renversait d'un geste preste sur le crâne du patient ; des bulles mystérieuses montaient du crâne vers le haut du verre pendant que Mme F. récitait des prières et jetait des grains de sel dans la cheminée ou le kannoun ou la cuisinière à bois. Au bout d'un instant le malade se relevait tout guilleret- enfin, presque- mais héros du jour ! Nous étions émerveillés et très impressionnés. Mme F. enlevait aussi « le mauvais œil », mais cela était du domaine des grandes personnes, dont, au milieu des chuchotis d'icelles, il était question de jalousie, trahison, vengeance ; l'heure semblait grave et, frtt, nous filions comme des moineaux apeurés vers nos jeux insoucians : osselets, roseaux, noyaux d'abricots, pelote fumée, cache-cache etc...

Près de cette grande place, cœur de notre village où en semaine on entendait le lourd tintement du marteau sur l'enclume du forgeron, tout auréolé de la grande lueur rouge de sa forge, où le dimanche à l'ombre des frênes les hommes jouaient aux boules et les jeunes femmes au croquet, se trouvait une maison mystérieuse, très vétuste, toujours fermée, entourée d'un jardin enclos d'un mur très haut. Il nous arrivait parfois, saisis d'une inquiète curiosité, de jeter un regard rapide par dessus ce mur, aidé en cela par la courte échelle d'un complice. Rien ne bougeait, on y voyait quelques herbes folles et quelques légumes, une chèvre aussi, attachée à un piquet. Mme S. vivait là mais n'en sortait jamais ; la rumeur disait qu'elle était une sorcière et possédait de grandes jarres remplies de pièces d'or. De quoi vivait-elle ? sans doute du lait de sa chèvre et de quelques légumes. Lorsqu'elle mourut on découvrit cette grande misère et cette solitude dont elle refusait de sortir, mais aucune jarre remplie de pièces d'or : mystère !



A un angle éloigné de ma maison et où nous n'avions pas le droit d'aller car ma mère aimait bien avoir un œil sur nous, était une maison hantée. Lorsque, entraînés par nos courses folles, nous nous en approchions, prenant tout à coup conscience des risques encourus, nous fuyions ventre à terre, les fantômes dont nous entendions les chaînes et le frou-frou des grands draps blancs se ruant à nos trousses. Et les mystérieuses étoiles filantes dans notre beau ciel lumineux d'été qui exauçaient, disait-on, les vœux formulés très vite avant qu'elles ne s'éteignent dans l'infini ; je faisais des vœux pour la guérison des malades, mais surtout pour les amoureux dont les parents refusaient l'union – tout se sait dans un village- et cela réussissait souvent ; j'étais impressionnée que l'étoile filante m'ait exaucée !

Dans tout ce petit monde enchanté, il fallait bien une fée Carabosse ! et c'était, hélas, ma tante, Tante Hortense, que tout le monde fuyait comme la peste, car elle était médisante-langue de vipère- disait-on, épiant les gens derrière ses volets mi-clos. Et laide avec cela, et poilue ! n'aimant pas les enfants et leur tapage. Heureusement, elle ne nous embrassait jamais et gardait ses mots doux pour ses canaris et ses perruches...bizarrerie des fées Carabosse.

Puis vint la fée « électricité » dans les années 30 je crois. Le village et les maisons s'en trouvèrent tout à coup égayés, lumineux et rassurants. Pour ma part, appuyer sur un simple petit bouton pour éclairer les pièces tenait du miracle ; cependant, lors des pannes- fréquentes- je retrouvais avec un grand plaisir teinté de frayeur les coins ombreux des pièces, les ombres chinoises pleines de mystère et le rapide refuge dans le lit chauffé- en hiver- par maman et le « diable » rempli des braises de la cheminée.

Dans les jardins, sur leur lieu de travail les hommes, charpentiers, peintres, maçons, sifflaient comme des rossignols. Les femmes chantaient. Notre petit « lutin », Saïd, chaque soir d'été, venait du fond du jardin où il habitait et, perché sur le gros arbre de notre cour, jouait de sa flûte en roseau ou chantait une aubade à la beauté du monde, pour le bonheur de tous.

Les jardins ces soirs-là étaient embaumés par les jasmins. En permanence une douce et parfois entêtante odeur de géranium se répandait sur le village, « geranium rosa » distillé et vendu à des parfumeurs...les vendanges nous apportaient d'autres effluves délicieux, ainsi que les orangers en fleurs. Parfois les moutons rôtis en méchoui au moment des fêtes musulmanes alléchaient nos babines... les cadeaux de rôtis ou couscous ne nous laissaient jamais sur notre faim : que de bonheur !

Etant si proche de Blida (2km), notre village ne possédait aucun lieu de culte, ni mairie ni poste. Tout devait se régler à la ville ; notre conseiller municipal facilitait les démarches et évitait aussi des déplacements fatigants faits à pied, puis, le progrès aidant, en voiture à cheval puis en automobile.



Peu de commerces dans le village: 2 épiceries: «Au Bon Accueil» et «A la Bonne Humeur»; un café aussi dont le propriétaire préparait chaque année un char fleuri pour la Bataille des Fleurs de Blida.



Tous les enfants, fous de joie, vêtus de costumes faits par les doigts de fée des mamans, étaient chargés dès le matin de la fête de garnir le char avec des fleurs du village ou celles des champs. Il n'était surtout pas question de fleurs en papier ! une année, nous gagnâmes le 1° Grand Prix d'Honneur...ce fut pour le village un bonheur indicible.

En dehors de ces 3 commerces, nous étions approvisionnés par un boulanger, un boucher, un marchand de légumes passant chaque jour devant chaque maison, en voitures à cheval. Seul le marchand de poissons (ah les belles sardines brillantes et encore sautillantes venues de Bou Haroun!) venait en bicyclette traînant derrière lui, péniblement, une petite charrette. Ma mère lui offrait souvent du café ou une boisson fraîche suivant la saison. Pour les enfants: le marchand d'oublies avec sa petite crécelle pour nous appeler et le marchand de glaces avec sa jolie charrette bariolée nous appelant, lui, avec sa trompette, et le marchand de «mouron pour les petits oiseaux» (criait-il) et avait, lui, les grâces de Tante Hortense.

Voilà mon joli petit village tout simple, où tout le monde se connaissait, s'entraidait, échangeait des friandises, des mounas, du couscous, des jouets, suivant les fêtes françaises ou arabes, où les enfants garçons, filles, français, arabes (sauf les filles algériennes) se retrouvaient dans les jeux, ou à l'école ; ils étaient beaux, vigoureux, joyeux, très polis – parfois un peu polissons, mais si peu! Où l'école garnie de glycines et

de bougainvilliers somptueux nous appelait de sa cloche un peu fêlée chaque matin à 8 heures et chaque après-midi à 13 heures, était un lieu de sagesse et le départ de belles réussites aux examens pour préparer l'avenir.

En maternelle ma maîtresse si jolie était aussi du monde des fées. Elle dessinait des fleurs au tableau que nous devions recopier sur notre ardoise avec des craies de couleurs différentes comme sur le tableau: a bleu, e blanc, i vert, o rose, u jaune, et peu à peu ces fleurs devenaient des «voyelles» nous disait-elle. Nous comprenions très vite qu'elle nous faisait entrer dans le monde des grands et dans celui du premier «savoir», mot bien prétentieux, mais je ne sais comment exprimer ce que nous ressentions face à cette jolie maîtresse, patiente, douce, nous élevant vers une sorte de magie.



Plus tard, lorsque je lus la poésie de Rimbaud sur les voyelles, j'en fus toute émerveillée: dès mon plus jeune âge la poésie m'avait donc effleurée, grâce à ma charmante et jeune maîtresse. Dans sa classe, lorsque d'un geste délicat elle retirait de son corsage sans doute une petite poussière ou un léger cheveu, je pensais, admirative, qu'une étamine ou un pétale de fleur de pissenlit séchée, si vaporeuse s'envolant vers le ciel sur un simple souffle chargé d'un message ou d'un rêve, était venu se nicher là pour... je ne sais, mais elle était presque une fée, ma jolie maîtresse!

Gravé aussi dans mon cœur et dans ma mémoire, pour toujours, un événement surprenant: le très vieux cheval de mon grand-père et qui, laissé en liberté autour de la maison, pour apaiser ses souffrances, franchit tout à coup dans un fracas épouvantable et un dernier souffle de vie, la fenêtre de la chambre de celui auprès de qui il avait vécu heureux, de nombreuses années de travail et de promenade et vint mourir sur son lit.



Toutes ces étrangetés dans mon village le rendaient magique à mes yeux, répandant le bonheur et le malheur aussi parfois- mais la solidarité de ses habitants aidait à y faire face courageusement. Je n'oublierai jamais sa grande place, ses rues à angles droits, son boulevard de platanes nous encerclant, nous «embrassant», nous protégeant, ses rigoles d'eau claire le parcourant en murmurant, tout ce monde si chaleureux qui l'habitait, dont notre vieux poète Mr E., chantant tout cela en toutes occasions, nous émerveillant de sa facilité à faire des rimes...savantes. J'espère qu'il glorifie encore notre village, d'où il est, dans l'éternité! Merci Mr E. Ainsi ne mourront pas tous ces souvenirs et ce bonheur perdus à jamais.

